

MAIN DANS LA MAIN
MARS 2020

Mais la chance n'était pas avec lui ni avec Léa, car il entendit des voix se rapprocher. Précipitamment, il éteignit la lumière de son portable et passa la tête par le fenestron. Les trois hommes revenaient les bras chargés de paquets. Il n'avait pas entendu le moteur. Il n'eut que le temps de se hisser sur le rebord précaire de la fenêtre et en équilibre instable sur cette assise dentelée de verres cassés, camouflé par l'épais mur de la bâtisse, il patienta puis bondit dans l'herbe haute dès qu'ils franchirent le seuil.

Il savait que le temps lui était compté. Dès qu'ils découvriraient les débris de la vitre, ils fouilleraient tous les alentours pour le retrouver. Il se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses jambes et s'enfonça dans les roseaux, à plusieurs centaines de mètres de la cabane. Il se dissimula dans la végétation et pria.

Un cri de rage résonna.

D'un seul mouvement, les trois individus sortirent et braquèrent des torches puissantes en direction des arbres pour balayer la zone autour d'eux. Ils discutèrent puis se séparèrent. Le premier partit dans la direction opposée à celle de Franck, le deuxième prit le chemin qui menait à leur barque. Quant au troisième, il s'approchait dangereusement de l'endroit où Franck se cachait. Meticuleusement, il fouillait de sa torche les fourrés, les roseaux. Sentant le moment où il allait lui tomber dessus, Franck s'aplatit encore davantage dans l'herbe. Il prit le parti de ne pas bouger d'un pouce, espérant que son immobilité et la faible lumière du crépuscule joueraient en sa faveur. Il n'en menait pas large alors que l'autre passait, à présent, juste à côté de lui. Le faisceau de la torche le frôla à plusieurs reprises, mais ne dévoila pas sa présence. Les herbes se couchaient sous le poids de l'homme et vinrent frôler le visage de Franck qui, statufié, retenait son souffle.

Les roseaux l'entaillaient dans la nuque et sur le front, mais il tint bon et resta ainsi de longs instants. Le gars sentait que Franck n'était pas loin et s'acharnait à fouiller chaque centimètre carré. Il recula et allait lui marcher dessus quand la voix nasillarde de son acolyte se fit entendre dans le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture.

— Ouais ?

Franck reconnut la voix de son maître chanteur. C'était lui qui l'avait appelé la veille et le matin même.

— Freddy, tu l'as retrouvé ?

Tiens ! Il s'appelait Freddy ! Intéressant.

— Non. Tony, ratisse tous les endroits où ce fils de pute a pu se planquer et avertis Max. On rentrera uniquement quand on l'aura trouvé !

D'énervement, « Freddy » lâcha sa torche qui tomba tout près du pied de Franck. Heureusement, elle roula vers la berge. Il courut pour la récupérer.

Il continua à fouiller chaque recoin d'herbes et Franck trouva judicieux de rester exactement au même endroit.

Il connaissait à présent les prénoms des trois individus : Max, Tony et le chef, Freddy. Il les mémorisa, cela pouvait servir.

La traque se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit. Franck fut tenté à plusieurs reprises de profiter de leur absence de la cabane pour se faufiler et finir ce qu'il avait commencé. Mais il se raisonna, sa chance de s'enfuir juste à temps ne se renouvellerait pas. S'il se faisait prendre, c'en était fini de sa fille et lui.

Enfin, ils renoncèrent et retournèrent à l'intérieur.

Franck était trempé de sueur. Il avait eu très chaud, au sens propre comme au figuré.

Il rampa sans allumer la torche, se dirigeant uniquement à la lueur de la lune, arriva bientôt à la barque et se mit à ramer. Il ne voulait surtout pas alerter les ravisseurs avec le bruit du moteur. Quand, enfin, il arriva sur l'autre berge, il la cala et ajouta même quelques roseaux qu'il prit soin de couper et de coucher sur l'embarcation. Comme cela, même s'ils passaient tout près, ils ne la verraient pas. Puis il se réfugia dans son abri de fortune. Ses pensées ne quittaient pas Léa. Il n'avait pu la libérer et il imaginait sans mal son moral. Encore une fois, il s'en voulait de son manque d'initiative. Elle était si près. La savoir à quelques dizaines de mètres de lui, prisonnière, et ne rien pouvoir pour elle, le rendait fou. Cela l'empêchait de réfléchir. Il songea, trop tard, qu'il aurait dû se servir de

leur barque comme la première fois, les empêchant de le rejoindre aussi vite !

Léa se morfondait sur le lit. Les dernières paroles de Franck la hantaient. Pourquoi n'était-il pas revenu ? Il lui avait promis, mais il était parti. Les larmes ruisselaient à présent sur son visage et elle se balançait d'avant en arrière en tenant ses genoux serrés contre elle, comme lorsqu'elle était enfant. Après le départ de Franck, elle avait entendu les hommes hurler et elle avait eu encore plus peur. Terrorisée, elle n'osait ni crier ni taper de peur de représailles. Le gars avait été très clair à ce sujet.

Au rez-de-chaussée, les hommes discutaient ferme :

— Freddy, tu penses que c'est qui ?

— Le père ! Tu veux que ce soit qui ?

— Peut-être un junkie à la recherche d'un shoot ? hasarda Max.

— C'est possible. De toute façon, il faut trouver une autre planque et très vite ! Que ce soit le père ou pas, on prend pas le risque qu'on découvre la gosse.

— Tu penses qu'il appellera les flics si c'est lui ?

— Sais pas. Bon, il faut trouver quelqu'un pour garder la cabane le temps qu'on cherche un autre endroit. Vous avez une idée ?

— Ouais, j'ai mon cousin. Il a besoin de fric. Il sera intéressé moyennant finance, proposa Max.

— OK, tu l'appelles et tu lui dis de se pointer à la voiture dans une heure. Dès qu'il est là, on le briffe et on part à la recherche d'une piaule. Vous avez compris ?

— Ouais.

Son portable vibra.

— Oui, patron.

— T'en es où ?

— On cherche une autre baraque. Le père nous a trouvés.

— Quoi ? Putain ! espèce d'idiot, tu ne pouvais pas t'assurer qu'il ne vous suivait pas ?

— Pardon patron, j'ai merdé ! Je ne le pensais pas capable de nous pister !

— Tu l’as sous-estimé, imbécile ! Il a trouvé sa gosse ?

— Non, patron.

— Je te croyais capable de gérer la situation, mais t’as peut-être pas les épaules assez solides pour ça !

— Désolé, patron ! Ça se reproduira plus, les gars vont se débarasser de la voiture...

— À partir de maintenant, tu es super vigilant, les heures à venir vont être importantes et le boss nous fait confiance sur ce coup. Il ne faut pas le décevoir ! T’as compris ?

— Oui, patron.

— Fais peur aux parents, fais-leur comprendre qui commande. Tu leur envoies un avertissement... T’as bien compris ?

— Oui, patron, on s’en occupe tout de suite !

— On y va, fit-il aux deux autres dès qu’il eut raccroché.

Freddy monta le premier, suivi par ses compères. Il ouvrit les verrous et entra. Dès que Léa vit les trois hommes, elle se mit à hurler. Tony la ceintura, tandis que Max la bâillonnait puis l’attachait au lit. Freddy ouvrit le cran d’arrêt qu’il tenait dans sa main. Léa hurla de plus belle à la vue du couteau et se débattit avec l’énergie du désespoir. Dans sa lutte, sa tête heurta violemment le montant du lit, ce qui l’assomma. Saisissant la main gauche de l’adolescente, Freddy la posa sur une planchette calée sur son genou et, d’un coup net de sa lame, trancha une phalange de l’auriculaire. Il mit celle-ci dans une boîte, pendant que Max posait un garrot sur ce qui restait du doigt. Puis il lui fit un pansement sommaire.

Ils redescendirent comme ils étaient venus.

MACABRE DÉCOUVERTE

Mercredi 11 mars 2020 – 8 h

Le matin fut plus brutal encore que la veille. Alex se réveilla avec une énorme migraine. Les jumeaux sautaient à pieds joints sur son lit et hurlaient à qui mieux mieux. Yohan, qui ne voulait pas être en reste, arriva et se jeta à son tour sur sa mère. Elle eut toutes les peines du monde à les faire arrêter.

— Maman, où est papa ? Tu nous as dit qu’il rentrait cette nuit !

— ... Il a été retardé...

— Quand est-ce qu’il rentre, hein, maman ? Et Léa, on va la voir quand ?

Alex, elle aussi, aurait aimé connaître les réponses. Malheureusement, aucunes nouvelles, ni de Franck ni de Léa. Aucunes, non plus, des ravisseurs. Elle n’en pouvait plus d’attendre, imaginant toutes sortes de scénarios dans sa tête.

Elle envoya les garçons se débarbouiller dans la salle de bains et regarda son portable qui restait désespérément muet. Elle l’avait laissé près de son lit durant la nuit pour être certaine de ne pas manquer Franck. Comme il le lui avait demandé, elle ne l’avait pas contacté, même si elle se rongait les sangs.

On était mercredi et il n’y avait pas classe. Elle non plus ne travaillait pas. L’idée de garder ses fils avec elle, avec tous ces événements, ne la rassurait pas. Elle aurait préféré les savoir en sécurité à

l'école. Les garçons prirent leur petit-déjeuner pendant qu'elle ingurgitait péniblement une tasse de café. Puis, elle les envoya regarder leur dessin animé préféré à la télé. Elle était tranquille pour un moment.

Elle rangea la maison, s'affaira tant bien que mal, s'occupa l'esprit.

Vers 10h, il lui sembla entendre le grincement du portillon de devant. Regardant par la fenêtre de la cuisine, elle ne remarqua rien de spécial. Puis un bip sur son portable lui signala l'arrivée d'un message. Pensant à Franck, elle se précipita pour le lire. Le numéro masqué ne lui apprit rien du destinataire, quant au message, il la terrifia :

— Un colis vous attend devant la porte !

Tremblante, elle ouvrit sa porte d'entrée et trouva une petite boîte en carton sans aucune inscription, posée sur le paillason. Personne dans le jardin.

Elle regarda ses garçons absorbés par le dessin animé et décida de se réfugier dans le garage. Elle ne voulait surtout pas les perturber.

Elle posa le paquet sur l'établi de Franck et le contempla un long moment avant de se décider à l'ouvrir. Ses doigts refusaient d'obéir et elle eut du mal à sortir la languette qui bloquait l'ouverture. À l'intérieur, une autre boîte, en fer celle-ci. Elle hésita, sachant à l'avance que ce qu'elle allait découvrir ne lui plairait pas. Elle la prit et précautionneusement souleva le couvercle. Du coton hydrophile entourait un objet. Elle écarta tout doucement les pans, puis la gaze.

Une frêle phalange y était posée ! Le sang avait entièrement rougi le support sur lequel elle reposait.

Elle crut s'évanouir. Elle se rua sur la poubelle pour vomir puis se mit à pleurer le plus silencieusement possible. De longs cris de détresse sortaient du fond de sa gorge. Plaintes silencieuses venant du tréfonds de son âme.

Elle s'assit à même le sol froid du garage, prit ses jambes dans ses bras et se balançait d'avant en arrière en un geste d'apaisement. Elle allait devenir folle.

Si elle pouvait encore douter de la propriétaire de ce petit doigt, le vernis jaune pailleté sur l'ongle, celui qu'adorait Léa, lui prouvait qu'il s'agissait bien du sien. Ils s'étaient attaqués à son enfant, car pour Alex comme pour Franck, Léa était leur enfant au même titre que les garçons. Ces monstres avaient fait du mal à sa petite fille. Elle imaginait la détresse, la douleur et la peur qu'elle devait ressentir, toute seule, elle ne savait où !

Les ravisseurs n'avaient pas hésité à la torturer. Rien que d'y penser, une nouvelle nausée l'obligea à courir à nouveau vers la poubelle. Ils étaient prêts à plus, même à la tuer s'il le fallait !

Lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle appela Franck. Il était urgent de le mettre au courant. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

— Oui ? fit-il d'une voix étouffée.

Au son de sa voix, l'émotion empêcha Alex de parler et elle se remit à pleurer.

— Alex ? Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi, chérie... dis-moi !

D'une voix hachée, elle lui raconta. Le silence qui suivit fut pire que des cris. Elle l'imaginait, caché elle ne savait où, seul lui aussi avec sa peine. De longues minutes passèrent sans que rien troublât cet affreux moment. Puis elle entendit une longue plainte similaire à celle qu'elle-même avait produite quelques instants plus tôt.

— Non... non, ce n'est pas possible.

Il répétait en boucle la même phrase, semblait ne plus pouvoir s'arrêter.

— Franck, tu m'écoutes ? Franck... s'il te plaît, arrête... il faut agir autrement maintenant, nous ne sommes pas capables de faire face...

Il opina la tête en signe d'assentiment, comme si Alex pouvait le voir.

— Rentre à la maison, je t'en prie... j'ai besoin de toi... s'il te plaît...

— J'arrive.

Il coupa la communication. Solitaire dans sa peine, il se frappa le visage plusieurs fois avec les mains. Il avait envie de mourir. Il avait envie de les tuer. Mais il savait qu'après le fiasco de la nuit, ils ne le rateraient pas s'il osait y retourner. Il comprenait aussi qu'à présent

ils iraient jusqu'au bout, même s'il leur remettait les documents. Ces gars n'étaient pas des amateurs, il avait eu tort de les sous-estimer. Alex avait raison depuis le début. S'il n'avait pas été aussi têtû, il l'aurait écoutée et la police aurait pu les aider en évitant de mettre leur fille en danger. Tant pis pour ce qu'il adviendrait d'eux, le plus important, c'était les enfants. S'ils devaient aller en prison, ils iraient. Les petits seraient confiés à leur famille et la police pourrait les protéger.

Il se releva péniblement, prit ses affaires, rendit la barque, récupéra la voiture et rentra chez lui.

Alex se jeta dans ses bras dès qu'il pénétra dans leur maison. Les enfants, heureux et ignorants du malheur qui les accablait, entourèrent leur père de leurs petits bras. Alex pleurait, mais les garçons ne s'en formalisèrent pas, pensant que c'étaient des larmes de joie.

Il arriva à se détacher des enfants en les embrassant et en gardant son sang-froid devant eux. Le tenant par la main, Alex l'entraîna vers le garage où elle lui montra la boîte. Il regarda dedans, puis la reposa prudemment, comme s'il s'agissait d'un objet très fragile. Attrapant Alex par la taille, il la serra très fort contre lui. Ils restèrent longtemps ainsi, dans les bras l'un de l'autre, sans rien dire.

ATROCE BANALITÉ

10 h

La douleur réveilla Léa. Elle la tira de l'inconscience d'où elle émergea avec difficulté. Les heures s'étaient étirées jusqu'à ce qu'elle perde la notion de la réalité.

Elle ne sentait plus sa main gauche et le supplice irradiait atrocement tout le long de son bras. Se redressant péniblement, elle chercha à comprendre pourquoi elle était si mal.

D'abord sa tête. Elle tâta l'arrière de son crâne et y trouva une énorme bosse. Elle voulut s'asseoir et s'appuya avec ses deux mains sur le matelas. Une souffrance insupportable la fit hurler et elle relâcha ses mains pour s'écrouler sur le lit. Ne comprenant pas ce qui lui arrivait, elle regardait sa main et y découvrit un pansement dont le sang avait entièrement rougi le bandage.

Angoissée, elle commença à l'ôter. La douleur se diffusait à présent jusqu'à son épaule par vagues successives, toujours plus puissantes. Elle réussit à dégager la première bandelette, puis s'attaqua à la seconde. Le hurlement qu'elle émit fut si puissant que les oiseaux à l'extérieur s'envolèrent, affolés.

Elle regardait l'emplacement où son doigt n'était plus. Peu à peu, les souvenirs revenaient : les hommes la bâillonnant et le couteau dans la main de celui qui semblait être le chef !

Elle attrapa sa main martyrisée et se balança en un lent mouvement